

Les Querelles littéraires. Sous la direction de PIERRE-JEAN DUFIEF et FRANÇOIS ROUDAUT. *Travaux de littérature*, volume XXXII. Genève, Droz, 2020. Un vol. de 313 p.

Ce volume qui réunit seize articles, avec des annexes et un index des noms, s'inscrit dans la lignée de travaux récents sur les querelles littéraires, souvent centrés sur une période (*Le temps des querelles, Littératures classiques*, 2013, sur le XVII^e siècle ; *Querelles d'écrivains, XIX^e-XXI^e*, revue CONTEXTES, 2012) ; il a l'originalité d'envisager la littérature française sur une chronologie longue, allant des romans arthuriens à Michel Houellebecq, même si la plupart des articles concernent les XIX^e et XX^e siècles. Les contributions sont de grande qualité, bien qu'un peu hétérogènes ; cette diversité fait la richesse du recueil, mais on regrette que la brève introduction de Pierre-Jean Dufief ne propose pas de fil directeur ni de typologie et que l'ouvrage n'ait pas d'organisation d'ensemble. Le champ étudié mêle querelles personnelles et débats théoriques, réactions à chaud et élaborations historiographiques ; la démarche elle-même est tantôt historique, voire anecdotique, tantôt historiographique et tantôt théorique. Certains articles portent sur les débats qui ont accompagné la parution d'œuvres contestées comme *La Princesse de Clèves* ou *Hernani*, ou opposé deux groupes (querelle des gluckistes et des piccinistes, Sophie Lefay ; querelle de l'écriture artiste, Pierre-Jean Dufief) ; d'autres analysent un désaccord personnel ou une rivalité entre écrivains, comme la jalousie de Chateaubriand envers Byron, entre Houssaye et les Goncourt, ou entre Gide et Maurras ; l'article de Léo Stambul revient sur l'historiographie des querelles, inaugurée au XVIII^e siècle par l'abbé Iraitl ; celui de Vincent Lainey propose une nouvelle catégorie, la querelle mémorielle, concernant les souvenirs littéraires de grands hommes disparus ; d'autres relatent des querelles d'universitaires sur l'interprétation d'une œuvre (le débat des XIX^e et XX^e siècles sur l'origine celtique ou provençale de la littérature arthurienne, Hélène Bouget ; le désaccord entre Roger Duchêne et Bernard Bray sur la valeur littéraire des lettres de Madame de Sévigné, Odile Richard-Pauchet). Enfin, deux articles ne se réfèrent pas à des querelles : Virginie Podvin montre que Beckett emprunte à la fois aux Anciens et aux Modernes, dépassant l'antagonisme entre les deux (en quoi il n'est pas le seul) ; Pierre Citti, dans « La querelle de Pénélope », revient sur la figure de l'aède dans *L'Odyssée* et son importance pour l'image de l'écrivain dans la littérature occidentale, mais on ne saisit pas bien le lien avec le sujet.

Quelles conclusions peut-on tirer de cet ensemble foisonnant ? D'abord des éléments historiques : les querelles émergent au XVII^e siècle, moment où la République des Lettres se structure à travers un réseau d'Académies, de correspondances et de périodiques. La querelle de *La Princesse de Clèves* n'aurait pas eu le même retentissement sans la question posée aux lecteurs dans le *Mercure galant* ; son enjeu relève du bon goût et de la bienséance, bien plus que d'une vérité spéculative abstraite. Au XVIII^e, les querelles deviennent objet de réflexion pour les historiens : pour l'abbé Iraitl, elles sont un moment nécessaire au déploiement de la vérité, selon une vision progressiste de l'histoire littéraire, de sorte que « l'éristique a d'emblée une fonction heuristique » (p. 51). Au XIX^e siècle, elles n'opposent pas seulement des individus, mais aussi des écoles, comme les Symbolistes et les Parnassiens. Et à partir du XX^e siècle, elles engagent souvent les universitaires qui s'opposent sur l'interprétation de telle ou telle œuvre, à coup d'arguments et de rapprochements.

Ces débats « scientifiques » n'ont pas grand-chose à voir avec les querelles d'ego qui jalonnent l'histoire des lettres et ne font guère honneur à leurs auteurs. L'obsession de la postérité conduit ainsi les Goncourt à se présenter partout comme les uniques redécouvreurs du XVIII^e siècle, quitte à effacer toute référence à d'autres écrivains, tel Arsène Houssaye (Catherine Thomas-Ripault). De même, Chateaubriand, obsédé par la figure de Byron, répète à tout-va qu'il a avant lui visité la Grèce, décrit Rome ou lancé la mode des Voyages en Orient (Arlette Girault-Fruet). Sous l'écume de la vanité, ces analyses jettent une lumière nouvelle sur la manière dont un écrivain a grandi à l'ombre d'un autre : Chateaubriand s'est construit en

réaction à Byron et Gide s'est affirmé contre Maurras (Robert Kopp). De manière un peu différente, Agathe Novak-Lechevalier décrit la jalousie suscitée par le succès foudroyant de Michel Houellebecq ; chacun de ses romans polarise l'attention et exaspère ses rivaux à la hauteur de ses provocations, esthétiques et idéologiques.

À côté de ces rivalités personnelles, les querelles littéraires renvoient à des enjeux récurrents dans le fonctionnement du champ littéraire. Ainsi, la légitimité des « petits genres » ne semble jamais acquise : dans les années 1670, les théoriciens du roman tel Huet ou Du Plaisir accusent les « petites histoires » (nouvelles et romans brefs) d'avoir détruit les « grands romans » (Alexandra Schamel) ; la publication du journal des Goncourt souleva des résistances, mettant en question l'intérêt de cette écriture intime et anecdotique (Anne-Simone Dufief) ; enfin, les lettres de Madame de Sévigné ont été aussi bien considérées comme une vraie correspondance (avis de Roger Duchêne) que comme une œuvre voulue comme telle, obéissant à des codes et à des *topoi* génériques (avis de René Bray).

Sur un autre plan, l'analyse des querelles permet de remettre en question certaines constructions de l'histoire littéraire, plus mythiques qu'historiques. À cet égard, Agathe Giraud montre de manière très convaincante comment les manuels scolaires perpétuent le récit héroïque de la « querelle d'Hernani », toujours mise en pendant avec la « chute des Burgraves », commettant une double déformation : non seulement les deux événements n'eurent pas un tel retentissement, mais ils ne marquèrent pas le début et la fin du drame romantique comme le fait croire le récit traditionnel.

Enfin, le lecteur trouvera en annexe quatre textes extraits de l'abbé Irailh, le fondateur de l'historiographie éristique, et de périodiques contemporains, qui semblent se rapporter à l'article de Léo Stambul.

Malgré son caractère composite, ce recueil stimulant éclaire avec originalité le fonctionnement de l'institution littéraire et confirme l'intérêt du prisme éristique, pour l'historien comme pour le théoricien des lettres.

EMMANUELLE HÉNIN